



Place du langage dans l'interstructuration du sujet et des institutions

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. Place du langage dans l'interstructuration du sujet et des institutions. *Psychologie et Education*, 1977, 4, pp. 65-74. halshs-01206037

HAL Id: halshs-01206037

<https://shs.hal.science/halshs-01206037>

Submitted on 28 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

psychologie et éducation



REVUE DE RECHERCHES DU LABORATOIRE
ASSOCIÉ AU CNRS N° 259

N° 4

décembre 1977

La notion d'interstructuration du sujet et des institutions s'oppose à la conception de structures « a priori » du sujet qui désigneraient la construction des institutions : on trouverait un tel point de vue dans l'idéalisme du XIXe siècle, chez Hegel ou chez Husserl par exemple. Elle s'oppose également à la conception, très répandue chez les sociologues ou les partisans de l'anthropologie culturelle, que les structures du sujet sont organisées par les institutions où ils sont plongés. Cette notion ne peut prendre un sens que si on admet des niveaux de structures dans la subjectivité comme dans les institutions, de telle sorte que sur chaque type de structure de la subjectivité s'exerce l'influence directe de certaines institutions (les autres agissant par la médiation de celles-ci), et que sur chaque institution agissent principalement les problèmes, les recherches, les conduites propres à un niveau de structures de la subjectivité.

En ce qui concerne celles-ci, on constate qu'elles relèvent de processus différents. Toutes sans doute manifestent la présence d'un mécanisme fondamental, l'équilibre entre la différenciation progressive des conduites en fonction des objets sur lesquels elles portent et le contrôle par lequel ces conduites s'articulent entre elles, se distribuent dans le temps et se hiérarchisent. Mais différenciation et contrôle varient au cours du développement, et en fonction des situations. La différenciation des conduites à l'égard des divers types d'objets, des personnes, des symboles, des œuvres peut trouver son origine et son point d'appui dans la maturation, ou dans l'imitation des modèles, procéder par identification ou par analyse intellectuelle. De son côté le contrôle peut s'exercer par conditionnement, par imitation, ou en fonction d'une recherche consciente pour coordonner les divers types d'action. Ainsi voit-on, pour ne prendre que cet exemple, les relations de l'enfant aux autres se différencier en fonction de l'évolution de l'affectivité, du langage, de l'intelligence, de sa conscience de soi, en faisant intervenir des modalités de contrôle de plus en plus dépendantes des normes sociales et personnelles.

L'intervention des institutions ne peut pas procéder de la même façon aux divers niveaux de la structuration du sujet. Ainsi, à l'étape des fictions, la construction du «sujet de l'imaginaire», caractérisée par l'avènement des activités de transfert, de symbolisation, d'identification, dépend de la nature des relations de l'enfant avec son milieu familial et avec un milieu social qui n'est perçu par lui que de façon globale —les instances économiques, politiques, culturelles qui encadrent la famille n'agissant

que de façon indirecte. Tandis que la structuration du «sujet cognitif» dépend, en première ligne, des techniques et des savoirs empiriques transmis par les proches, plus tard des savoirs scientifiques transmis par l'école —les relations affectives avec parents et maîtres jouant toujours un rôle, mais différent de celui qu'elles jouent dans les fictions. Les modalités de l'action des institutions dans la subjectivation doit, en chaque cas, faire l'objet d'une investigation systématique.

Sur le plan de l'intervention des sujets dans la structuration des institutions, on hésite davantage à affirmer son existence et sa nature : l'histoire n'est-elle pas «un procès sans sujet»? Comment se représenter cette structuration? On peut y voir, également, un équilibre de différenciations et de régulations. Ainsi voit-on, sur le plan de l'économie par exemple, se développer des organisations différentes pour régir la production, la distribution, l'échange, la consommation : les instances régulatrices qui régissent leurs relations évoluant en fonction même des différenciations qui se produisent entre elles. Le processus est analogue dans le système global de la société : les institutions de l'économique, du politique, du culturel, de l'idéologique... se différencient progressivement, avec, en contre partie, l'instauration d'une instance régulatrice, liée à la domination d'un groupe, d'une classe, que ce soit par la force ou par l'idéologie. Quelle peut être alors l'action des sujets dans ces processus ? Celles des dirigeants, souvent invoquée, se ramène essentiellement à un rôle de catalyseur, d'analyseur des aspirations d'un groupe, de masses plus ou moins conscientes : c'est à celles-ci que reviendrait alors la fonction d'orienter les institutions. Mais de quoi sont faites les masses agissantes, sinon de sujets, dont les sentiments et les représentations, la satisfaction d'être au pouvoir, ou au contraire l'humiliation, la révolte d'être dépossédés de la possibilité de se réaliser, déclenchent la recherche d'une organisation sociale permettant, aux unes de conserver leur hégémonie, aux autres d'en finir avec leurs aliénations ? Cette recherche passe par l'analyse des situations, par des «comparaisons sociales», par l'élaboration de projets politiques, par la propagande, etc : hors de cette médiation par le vécu et l'intelligence des sujets, peut-on imaginer qu'il y ait une histoire ?

C'est donc à l'hypothèse d'une circularité traversée de conflits qu'on peut recourir pour définir l'interstructuration : une société à niveaux institutionnels multiples tend à façonner chez les sujets des conduites qui lui soient ajustées. Mais les contradictions internes qui existent en elle déclenchent dans les sujets —dont les structures sont également conflictuelles— des tentatives pour surmonter ces contradictions, restructurer la société —non sans opérer leur propre restructuration.

On prendra deux exemples éloignés pour illustrer ce processus circulaire.

L'industrialisation concerne, depuis la fin du XVIII^e siècle, des milliards d'hommes. On peut l'expliquer, sur un mode plutôt sociologique, à partir des lois du

capitalisme. Le développement du machinisme grâce à l'apport de capitaux primitivement commerciaux et aux sciences appliquées place les artisans, les paysans, dans une situation de misère qui leur inspire le désir de «vivre autrement» : leurs conduites, leurs sentiments, leur idéal du moi se transforment. Dans cette présentation, les lois économiques du capitalisme, la recherche du profit maximum dans un régime de concurrence, puis de monopole, provoquent le développement du machinisme, les crises, la concentration industrielle sous l'égide du capital financier, l'extension et l'exploitation du secteur tertiaire, etc. Mais dans cet enchaînement de processus sociaux, il faut voir le rôle joué par les désirs, aussi bien des exploiters que des exploités. Désirs déterminés, et dont l'exutoire lui-même est socialement indiqué, mais désirs moteurs du devenir. C'est ainsi que Lénine note, du côté des paysans entraînés à la ville à l'aube du capitalisme russe, le rôle joué par l'image de l'ouvrier d'industrie, par la représentation qu'ils se font de la vie citadine —et il relève, à l'encontre des populistes, la valeur historique de ces désirs dans la construction d'une conscience ouvrière. Or ces désirs de mieux vivre ont des sources multiples : ils se développent dans la comparaison entre le sort des paysans et des ouvriers, mais ils n'ont pas toutes leurs racines dans la vie sociale : ils sont entretenus aussi par des besoins biologiques, par le désir psychologique d'un accomplissement de soi dont les origines culturelles sont très anciennes, et qui se forme dès l'enfance.

Autre exemple : Si on considère une phobie comme celle de Hans, les fantasmes qu'il développe semblent issus de l'histoire de ses relations avec ses parents ; la structuration de ses désirs, refoulements, angoisses, rêves, rêveries, représentations, qui constitue un moment, complexe et conflictuel, de sa subjectivation, paraît se former dans le cercle de sa vie familiale. On voit difficilement comment les institutions extrafamiliales interviendraient auprès de l'enfant, et à plus forte raison en quoi cette subjectivation pourrait contribuer à les structurer. Nous pouvons cependant avancer, ici encore, que tous les processus dits psychologiques sont également sociaux, qu'ils sont un chaînon indispensable de la circularité sujet-société. En bref, et sans avoir la place d'apporter la démonstration : les parents éduquent Hans en laissant agir sur lui — sans qu'ils en soient conscients— les modèles sociaux de développement de ses aptitudes motrices, techniques, verbales, imaginaires, culturelles, sensuelles, qui sont les modèles de leur société, avec ses structures «feuilleutées» (superposées, sans que le lien entre ces structures, bien qu'il existe, soit apparent aux éducateurs). Par exemple, Hans a une bonne, entre dans le lit des parents, joue avec des camarades, a tels et tels jouets, est baigné par sa mère, reçoit l'explication cigogne de la naissance, la valorisation du cheval, en honneur à cette époque, etc... Tous faits dont la constellation, bien qu'opérée dans son cercle familial, est préparée dans les représentations sociales extérieures à celui-ci, qui en est le véhicule actif, et naturellement singulier : singularisé notamment par les problèmes qui existent entre le père et la mère —évidents et cachés dans les récits du père. Ce n'est qu'en faisant abstraction de cette constellation qu'on peut, obéissant à

l'idéologie bourgeoise, méconnaître que les parents sont mus par cette idéologie dans leurs relations à Hans (et qu'on peut préférer la psycho-analyse à l'analyse psychosociale). Mais l'action de cette structuration de la subjectivité de Hans sur la société, comment la concevoir ? Les difficultés rencontrées par les enfants sont aussi des difficultés pour les éducateurs : elles sont le signal d'alarme qui fait prendre à certains de ceux-ci conscience des origines sociales —de quelques unes d'entre elles tout au moins— du mal à vivre des enfants, des menaces qu'il représente pour leur avenir ; ils vont alors être entraînés à une critique qui, partant de l'éducation concrète, peut gagner de proche en proche le système des institutions. Et cette prise de conscience de la relation entre la formation de la personnalité de l'enfant et les crises de la société se produit d'abord chez ceux qui objectivent ces crises, en relation donc avec les luttes sociales de l'époque.

Plus d'un siècle de sociologisme, le recours à l'Etat pour organiser les relations sociales, orienter la conscience morale, l'idéal du moi, comme l'interprétation mécaniste — souvent dénoncée et toujours renaissante— du matérialisme historique, nous ont habitués à prendre conscience de l'influence des institutions sur la structuration du sujet. Il est plus difficile de saisir que les désirs et les actes des sujets, associés et opposés, jouent un rôle dans la structuration des institutions. Il semble impossible pourtant de sauter ce maillon si on veut comprendre comment changent les institutions, si on veut pouvoir affirmer qu'il y a des sujets.

En quoi la langue, le langage interviennent-ils dans ce processus de double structuration ? Ici encore, leur influence dans la construction de la personnalité —du social et du sujet— a été facilement mise en évidence, tandis que leur action dans la structuration des institutions était plus difficile à reconnaître.

On peut formuler l'hypothèse générale que dans le processus d'interstructuration dont on vient de tenter une esquisse, langue et langage interviennent comme des médiateurs —dotés d'une structure spécifique, posant des problèmes spécifiques tant au sujet qu'à la société— entre les structures sociales et les conduites individuelles. En quoi consiste cette médiation ? On peut en décrire quatre grandes manifestations :

1) Le langage —prenant appui sur les «trésors» et sur les codes de la langue— est un instrument de la construction de la personnalité sociale : il permet à l'individu, engagé dans des conduites sociales comme le travail ou le jeu, ou dans des groupes (familial, religieux, politique etc), d'objectiver et de différencier les objets, les activités qui interviennent dans ces conduites. De ce point de vue, le langage est prescription, information sur les différences à établir entre les situations, entre les socii, il permet à l'individu de définir comment il doit réagir à ces différences.

2) Le langage est un facteur de subjectivation ; celle-ci a des aspects et des fondements non linguistiques dans les relations interpersonnelles. Mais le sujet — si l'on entend par là la mise à distance, la séparation à l'égard des activités pulsionnelles, l'objectivation de soi, dans la mémoire de soi et dans la construction d'un idéal de soi — trouve dans le langage quelques uns des instruments indispensables au développement de ces processus.

Socius et sujet ne sont pas deux instances séparées de la personnalité : la socialisation des conduites ne se fait pas en dehors des relations interpersonnelles, et la subjectivation ne peut se développer — mémoire ou idéal de soi — en dehors de représentations sociales qui sont une œuvre de la collectivité.

3) Les rapports du langage aux institutions sont de deux sortes. Le fonctionnement de ces dernières, leur différenciation et leur harmonisation sont tributaires de prescriptions incrites dans des lois, des chartes, des réglementations supportées par le langage. La restructuration des institutions, s'il est vrai qu'elle passe par l'objectivation des contradictions qu'elles recèlent, par la définition des possibilités de vivre autrement, a besoin elle aussi du langage : « l'idéal de société », comme l'idéal du moi auquel il est étroitement lié, trouve dans le langage le moyen de s'explicitier.

4) Il faudrait ajouter que la langue elle-même, en tant qu'elle est une sorte de co-institution présente en toutes les institutions, doit se transformer avec ces dernières : des techniques, des réglementations économiques et sociales nouvelles obligent les individus à transformer le sens des mots, à créer des signifiants nouveaux, à faire évoluer la syntaxe elle-même. Ici encore il se vérifie que le changement dans l'institution commence dans l'insatisfaction des sujets — en l'espèce, à l'égard de la langue traditionnelle, inapte à signifier les réalités nouvelles.

I. A titre d'illustration, voyons d'abord sur quelques exemples l'intervention du langage dans la construction réciproque des conduites socialisées et du sujet.

On peut partir des conduites intentionnelles de la subjectivité primaire, telle qu'on la voit se manifester de part et d'autre de 12 mois dans les conduites motrices intelligentes et dans les tentatives pour attirer sur soi l'attention d'autrui par des appels intentionnels très variés : elles s'inscrivent, grâce à la multiplication des imitations de 12 à 24 mois, dans les conduites instrumentales et dans les répétitions des mots prononcés par les adultes. Dès lors se produit l'étaillage réciproque des apprentissages culturels et du langage :

1) la désignation :

Les objets valorisés par le sujet comme instruments de satisfaction de ses désirs sont aussi pour la plupart ceux qui lui permettent de se faire reconnaître comme étant en progrès, d'où les dénominations. Il en est de même pour quelques changements, objectifs ou subjectifs : d'où les premiers verbes, à la 3ème et à la 1ère personnes, les premiers participes passés. De même, désirs et intentions vont être indiqués par des expressions comme Encore ! non ! veux pas ! infinitif désidératif etc... Dans ces emplois d'une part le langage contribue à organiser, articuler les comportements selon les modèles d'autrui, à socialiser l'action ; et d'autre part il objective, redouble l'acte devant la conscience du sujet en le signifiant : en même temps qu'il soumet son activité à ces modèles, l'enfant indique par les signes qu'il est l'auteur du déplacement sur la position d'autrui, l'auteur de son propre dédoublement.

2) La distinction des situations :

Au cours de ses entreprises, l'enfant a son attention attirée par les adultes sur l'insuffisance de ses comportements, sur les confusions qu'il commet. Ces critiques marquent la différence entre les situations. Une part importante des structures grammaticales et lexicales du langage concerne ce processus d'opposition des signifiants : dans l'emploi assératif de non et de pas, avec les couples d'adjectifs, la question qu'est-ce que c'est ? la désignation du complément d'objet du verbe, celle du complément de nom, l'emploi de je et de moi, de tu et de toi...

L'adoption de telles structures de définition, entre 2 et 3 ans, dépend, ici encore, de l'interaction des progrès de la socialisation des conduites et de la subjectivation. D'une part l'enfant, dans ses coactions, apprend à corriger ses insuffisances dans son utilisation des instruments, ses rapports avec les autres, son langage même, sous l'influence des reproches, des approbations, des leçons qui lui sont fournies. D'autre part il ne cesse de rechercher son autonomie, il désire se libérer de sa dépendance à l'égard des autres : les fictions, à la même époque, en sont un témoignage essentiel. L'utilisation des structures linguistiques de définition —étroitement associées dans la culture globale aux structures des conduites techniques et sociales— répond à ces deux visées : le langage fournit les indices des activités positives et négatives, en indiquant les différenciations qu'il convient d'établir, et en même temps il permet au sujet d'anticiper son action, de déclarer à autrui son aptitude à établir les distinctions nécessaires, d'opposer en lui deux attitudes et de faire prédominer l'une d'elles.

3) Les premières indications d'une perspective temporelle de l'action :

Il s'agit toujours de différenciation —ici des moments, parce que chaque conduite s'articule en une série de comportements élémentaires qui ont chacun leur unité fonctionnelle. Leur désignation par autrui fait partie des apprentissages de type humain, elle permet une anticipation par représentation qui déborde les anticipations condition-

nelles, elle est donc un moyen de perfectionner les conduites cliniques et plus généralement culturelles. Il s'agit en effet :

- de l'explicitation de la fin poursuivie (je vais faire, pour faire, après, je ferai...)
- de l'explicitation des lieux des moyens, de la cause, de la règle (il faut, comme ça, avec, pour, pourquoi ?)
- du récit d'une série brève d'événements, avec emploi éventuel de passés composés, puis d'imparfaits, et de conjonctions et d'adverbes de temps : et, et puis, alors, mais...

Cette inscription des actes dans la représentation du temps est sous-tendue par ailleurs par une recherche de subjectivation. C'est en effet un problème pour l'enfant de choisir le geste, l'instrument qui conviennent : l'adaptation n'est pas un processus de simple modelage, d'imitation, elle suppose hésitation, interrogation, opposition entre plusieurs attitudes, choix. On le voit s'adresser à lui-même des consignes (attention, Anne, attention fi !), reconnaître ses ignorances (sais pas faire), protester contre les frustrations (a plus Anne des crayons !), exalter ses réussites (regarde ai fait moi !). Il y a dans de telles expressions la manifestation d'une reconnaissance encore implicite de son inscription dans un devenir : plus petit que les aînés, mais désireux de se faire respecter et de dépasser les incapacités de son âge. L'explicitation de l'ordre à établir dans les conduites à l'égard du monde pour leur donner une forme culturelle et donc temporelle est sous-tendue par la conscience des pouvoirs et des insuffisances du moi.

4) Le langage de la représentation se développe peu avant trois ans et au delà, dans le cadre des explications données à l'enfant, des histoires qu'on lui raconte, des projets qu'on fait avec lui. Cette présentification du passé et de l'avenir par les adultes se fait à l'aide des instruments linguistiques dont ceux-ci disposent, mais ces signifiants ne peuvent à eux seuls déterminer chez l'enfant sa situation face aux diverses formes de l'absence, avant que ne se développent, d'une part les images-souvenirs, d'abord jouées dans les fictions, et d'autre part la conscience des liens de cause à effet, ou tout au moins de la succession des événements. On voit se développer :

- les définitions explicites, comportant l'opposition entre termes distincts (ça c'est petit, c'est pas grand) ;
- l'énonciation d'une consigne ;
- la question pourquoi ? et les réponses parce que ;
- l'emploi de quand avec le passé composé, le plus que parfait, le futur ;
- les propositions relatives et complétives.

Ces premières manifestations de la pensée sont sous la dépendance d'une socialisation des conduites dans le cadre des activités quotidiennes organisées selon les habitudes sociales. Mais elles correspondent aussi à un besoin éprouvé par le sujet de planifier ses actes, de les objectiver en les évaluant du point de vue de l'autre intériorisé, qui ne cesse de faire des progrès dans la quatrième année : l'enfant après trois ans s'efforce d'inscrire ses conduites dans un mouvement de dépassement de ses insuffisances qui exige la représentation des désirs, des causes, des finalités à moyen terme.

On le voit sur ces exemples, qui pourraient être précisées par des études différentielles sur les styles de l'oral et de l'écrit, le langage se construit dans l'approche par l'enfant de conduites suscitées par les institutions auxquelles il est appelé à se familiariser. Il dépend de celles-ci par la fonction de socialisation des conduites culturelles qu'il favorise — soit en anticipant, objectivant les relations à établir entre les objets, entre les comportements, soit en évoquant les situations passées de référence : il effectue la mise en ordre, l'analyse des situations et des réponses faites ou à faire, dans un cadre social donné. Il est un facteur de socialisation.

Mais ces énonciations, ces objectivations apparaissent au locuteur lui-même comme la manifestation de ses imitations, comme des engagements, comme une affirmation devant les autres de soi, de ses progrès, de ses attentes. Parler, c'est ouvrir ou clôturer un débat avec les autres et avec soi, questionner, et donc douter, critiquer, consentir, se distinguer de l'autre, se présenter autre qu'on n'était, qu'on sera... Dans tous les cas, effectuer les déplacements constitutifs de la subjectivation : sur la position des autres, dans le temps personnel de l'ego à l'alter, de l'alter à l'ego. Ces déplacements sont garants de l'intériorité, alors qu'il s'agit toujours d'une séparation à l'égard de soi, parce qu'ils mettent le sujet en présence de possibles, lui font intérioriser autrui, multipliant le point de vue sur soi. Mais si on les considère sous l'angle de leurs conditions, on constate qu'ils ne peuvent pas être coupés des relations entre les institutions : les déplacements sur la position des autres sont aussi déplacements sur une fonction sociale autre, dans une culture autre... Si bien que la subjectivation ne se comprend en sa spécificité qu'en prenant en compte les rapports sociaux.

II. En quoi le langage peut-il intervenir dans la structuration des institutions ?

Les exemples de la formation du langage qu'on vient d'évoquer fournissent une première réponse. Dans la mesure où l'enfant est aidé par le langage à socialiser ses conduites, celui-ci est un instrument du maintien des institutions à travers les générations. Une technique, une coutume, une idéologie ne se perpétuent qu'avec l'aide des mots qui les communiquent aux enfants. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas, en chaque institution, un contenu spécifique, qui se transmet autrement que par le langage — mouvements et structures des instruments dans le cas des techniques, attachements et

identifications aux personnes dans l'adoption des coutumes, problèmes posés par les conflits vécus dans le cas des croyances idéologiques... Il y a toujours interstructuration du langage et de processus propres à la pratique de chaque institution. Le rôle spécifique du langage dans la structuration des institutions est de permettre que la relation entre elles et la «personnalité sociale» soit objectivée, que l'intelligence des relations sociales se produise (1).

De ce point de vue, on constate que chaque institution a secrété au cours du temps un vocabulaire qui lui est propre. L'enfant (ou l'adulte) ne s'adaptent à celle-là qu'en maîtrisant celui-ci. De même en est-il pour l'intégration à une culture (rurale, ouvrière, littéraire, artistique...) : elle passe par la familiarisation avec le lexique mais aussi la syntaxe et le style qui lui sont propres. Ceci justifie le choix de chaque «peuple» à transmettre sa langue : elle est le médiateur obligatoire entre son histoire, sa recherche de soi, et les individus qui le composent. On ne peut guère être catalan qu'en catalan, occitan qu'en occitan. La langue est pour ce peuple le support —inconscient— de la prise de conscience de soi ; en elle se sont cristallisées des manières de faire, d'être, qui correspondent à des rapports avec les choses, avec la nature et entre les hommes, caractéristiques de ce peuple, de sa culture propre. La prise de conscience de cette culture passe par le maniement de cette langue, par cette sorte de réflexion implicite sur le monde qu'elle véhicule.

Au-delà de cette intervention du langage dans le maintien des institutions, on voit qu'il intervient aussi dans leur restructuration.

On souligne souvent, de ce point de vue, le rôle des «mots d'ordre» de libération dans les luttes nationales et sociales. «Toute la lutte de classe, a pu dire Althusser, peut parfois se résumer dans la lutte pour un mot contre un autre mot». Exagération évidente : la lutte est entre des projets sociaux qui trouvent dans quelques mots leur expression symbolique. Mais le langage joue un rôle important dans l'élaboration de ces projets —dans la mesure même où il est un instrument de socialisation et de subjectivation.

Les individus vivent dans une société traversée de contradictions, dont beaucoup restent dissimulées par une idéologie à laquelle correspond une langue déterminée. Il n'est pas possible de se situer correctement face aux problèmes de la société tant que ce complexe idéologie-langue ne sera pas mis en évidence et dénoncé. (Ainsi fallut-il montrer l'hypocrisie pétainiste de la «collaboration»). Ce sera l'œuvre de «personnalités sociales» (obéissant à une certaine idéologie) qui se trouvent aliénées dans le cadre des institutions existantes : l'œuvre de sujets qui, au travers de leur analyse de la situation, démontent le vocabulaire de l'institution dominante, et redonnent —métaphori-

quement— à des mots anciens (comme résistance) un sens nouveau, destructeur/re-structurant. Ce travail sur la langue est en fait un travail sur les idées, sur des réseaux de relations entre des réalités, réseaux au sein desquels les mots anciens se trouvent déplacés de leur sens et replacés sur un autre sens. Ce travail est déterminé, de loin, par le fait que ces individus sont placés au cœur des contradictions sociales, au point de s'y trouver trop déchirés pour pouvoir —sous peine de suicide ou de folie— continuer à se nier eux-mêmes au sein de la société instituée, de son idéologie trompeuse, de ses mots mystificateurs. La critique du langage et de la langue qu'ils font alors leur est nécessaire pour reconquérir leur unité, pour exister comme sujets.

Dans la structuration du sujet et dans celle des institutions, la fonction du langage est analogue. Une société donnée, où s'exerce la domination d'un groupe, ne peut fonctionner qu'en façonnant des «personnalités sociales» qui lui soient adaptées : elle ne peut y parvenir qu'en se servant d'une langue propre à définir le rôle de chaque individu, propre aussi à dissimuler les contradictions qui sont en elle, à favoriser l'idéologie qui lui est propre. Ces contradictions n'en continuent pas moins de travailler les individus : elles suscitent les insatisfactions qui les amènent à se déplacer sur d'autres points de vue, à critiquer l'idéologie dominante, à entreprendre des «conduites de sujet». Dans ces conduites la critique de la langue joue un rôle essentiel : le sujet s'affirme en refusant les assimilations et les différenciations verbales qui ont cours dans la société, en découvrant les mots —par métaphore ou invention—, les structures syntaxiques, les styles, susceptibles de signifier les relations nouvelles auxquelles ils aspirent. Le travail sur la langue fait partie des luttes pour une nouvelle position du sujet dans le renouvellement des institutions.

NOTES

(1) Il ne suffit pas du langage pour que cette représentation se forme : elle dépend en outre d'une série d'attitudes intellectuelles (identité, causalité etc) que le langage favorise mais qu'il ne contient pas en lui, car elles mettent en jeu une activité intellectuelle spécifique.